

Ciné-



Bohème ou bourgeois?
RAYMOND ROULEAU

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

N° 35 - 24 Avril 1942 4^F.



L'artiste allemande Marika Rökk, avec son partenaire Wolf Albach-Retty, dans le plus brillant de ses films, *La Danse avec l'Empereur*, présenté au Normandie.

Photo A. C. E.-Ufa.

Instantanés. Instantanés

que de son talent. Pour son prochain film, il avait imaginé la petite combinaison suivante :

Son intention était d'engager Roger Duchesne comme vedette masculine. Mais il y avait trois semaines d'extérieur au pays basque. Notre metteur en scène se dit qu'emmener et payer sa vedette pendant tout ce temps lui reviendrait fort cher. Sur place, donc, il trouva un jeune paysan qui avait à peu près la silhouette de Roger Duchesne et il lui fit tourner toutes les scènes... de dos !

Jugez de son effondrement quand au retour, Roger Duchesne, qui ignorait tout de l'histoire, refusa de tourner parce qu'il n'était pas libre !

Aux dernières nouvelles, le producteur aurait trouvé un autre jeune premier qui aurait accepté de prendre le relais... de face.

LES A-COTÉS D'UNE TOURNÉE

C'est encore une aventure qui advint à Roger Duchesne au cours d'une tournée. On a beaucoup de mal en ce moment-ci à trouver de la place dans les hôtels.

Dans une grande ville, les artistes ne purent obtenir la moindre chambre. En désespoir de

— Mais alors, dit-il, vous parlez à la fois le grec et l'allemand ?

CADEAUX 1942

Sur les Champs-Élysées, un grand homme marche à longues enjambées, derrière lui une jeune femme cherche en vain à le rattraper. Elle y parvient enfin, et toute essouffée, lui tendant un petit agenda de poche, lui demande :

— Monsieur Grey, un autographe s'il vous plaît.

Très gentiment, Georges Grey s'apprête à signer, mais la dame lui retenant la main :

— Ici, si vous plaît, lui dit-elle, en ouvrant le calepin à une page marquée, c'est le jour anniversaire de mon fils, c'est pour lui faire un cadeau !...

Un autographe de son acteur préféré, du chocolat ou des friandises, nous hésitons quant à savoir ce qu'aurait choisi le jeune garçon, s'il avait le choix en temps normal !...

On tourne "L'Amant de Bornéo" dans un décor tropical... Mais tout le monde se chauffe au brasero... Oh ! mensonges du studio !

Ph. N. de Morgoli.



Que fait Jimmy Gaillard hâtivement vêtu sous ce clair de lune romantique ? Il est en train de chercher un dangereux python égaré dans le décor du studio...



"Ne bougeons plus !" Georges Rollin sous le projecteur ou le supplice de la photo pour un acteur qui ne sait pas "rester en place".



Michèle Alfa croit à la chance... Son fétiche l'aidera-t-il à gagner le gros lot au prochain tirage ?



A la douce chaleur des sunlights, René Génin s'est endormi. Il a même commencé à se déchausser.

LA DUCHESSE DE LANGEAIS A CHEVAL

La duchesse de Langeais a vu les débuts à l'écran de Mlle Nicole Gallimard, la fille du célèbre éditeur.

Ce sont des débuts à la fois modestes et flatteurs. Mlle Gallimard joue le rôle de la duchesse de Langeais... à cheval ! Elle est, en effet, une amazone hors ligne et, à ce titre, elle double Edwige Feuillère dans les scènes de chevauchée.

Nicole Gallimard espère bien ne pas s'en tenir là au cinéma. Pour ce qui est de son talent d'équyère, les passants auront peut-être bientôt l'occasion de l'apprécier. Elle a, en effet, parié avec son père qu'un de ces matins elle traverserait tout Paris à cheval.

L'ENVERS NE VAUT PAS L'ENDROIT

Le metteur en scène qui s'est fait son propre producteur, est aussi avare de son argent

cause, ils frappèrent à la porte d'un de ces établissements qui, sans recevoir de voyageurs, n'en a pas moins une réputation d'hospitalité. On consentit, fort aimablement, à leur louer des chambres.

Mais quand Roger Duchesne, après avoir joué, voulut aller se coucher, on le pria de patienter un petit moment. La chambre était provisoirement occupée !

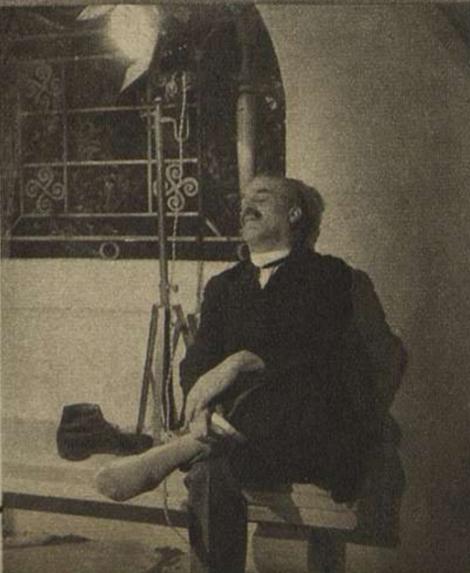
UN GARÇON COMPLIQUÉ

On répétait Iphigénie à la Comédie-Française. Dans ce grand café voisin de notre première scène, un garçon amateur de théâtre se renseignait auprès de Maurice Escande.

— Il paraît que c'est une pièce grecque, disait-il.

— C'est une pièce allemande tirée d'un sujet grec.

Cette mise au point plongea le garçon dans une profonde perplexité.



RAYMOND ROULEAU

Le bohème n'était-il qu'un bourgeois...

Dans Suzanne, son premier film, Raymond Rouleau avait pour partenaire Yolande Lafon.

L'impression que Raymond Rouleau produit sur les gens est assez semblable à celle d'un citron : il agace les dents. Il attire irrésistiblement en même temps qu'il rebute. Sa séduction est très grande. Intelligent, doué d'un esprit original et nettement désiné, Rouleau est un des personnages les plus attachants du monde artistique. Alors, pourquoi son nom, synonyme de talent et de personnalité évoque-t-il également l'idée d'une carrière incomplète, mal employée, mal dirigée. Le grand élan a tourné court ; les étincelles sont vite retombées. D'où viennent ces vites retombées ? Plus que tout autre, Raymond Rouleau devrait avoir son théâtre et non donner au hasard, à l'occasion, un spectacle toujours soigné, pas toujours significatif et de plus en plus en régression ?

Chose curieuse : il semble que la courbe du talent descende à mesure que dans la vie l'homme s'élevait.

L'homme arrivé faisait des films moyens, montait des pièces honnêtes. Le chercheur semblait découvrir le curieux lassé, le passionné désabusé. La jeunesse fuyait et, avec elle, l'enthousiasme... Mais chez ce grand agilité à la suite d'une remise en question, Raymond Rouleau sera-t-il de ces paralytiques qui recouvrent leur agilité à la suite d'une sensation profondément ressentie ?

Frédéric STANE.

Raymond Rouleau, metteur en scène de "Trois, six, neuf" dont René Saint-Cyr fut la vedette.

Photos Archives et Continental-Films.

Instantanés. Instantanés



Viviane Romance et René Dary sont très intéressés par les propos d'un hôte de Carl Froelich...

A peine sommes-nous à Berlin que nous courons après notre temps, tellement les impressions se succèdent et se multiplient. En effet, après le saut du train et le bain réparateur, c'est un déjeuner au Club de la presse française. N' imaginez pas un repas fastueux. Le jeudi est un jour maigre ; ou plutôt c'est un jour où tout un peuple, participant à l'effort gigantesque qu'il demande à tous ses soldats, ne veut pas d'autre menu que celui qui est servi à des milliers de lieues, partout, sur tous les points du front immense.

Plat unique : haricots, mince tranche de bœuf. Voilà qui est vite dit et plus vite digéré ; que ceux qui ont trop pris s'en gaussent ; pour nous, en arrivant à Berlin, en prenant contact avec un peuple qui nous a montré sa force, nous n'aurions souhaité plus frugale réception, car elle a de quoi alimenter et faire réfléchir notre méditation.

Dès ce premier repas, nous sommes tout de suite troublés par cette sympathie qu'on met à nous accueillir, à nous donner, à défaut de meilleurs morceaux, qui tous se ressemblent, la meilleure place. Et comment oublierions-nous les paroles du D^r Schm' dt

maître de club, qui différencie tort bien les qualités d'Albert Préjean de la beauté de Danielle Darrieux... Ce sont les premiers mots ; ils ne sont pas préparés, mais nous sentons immédiatement que c'est avec le cœur qu'on veut nous recevoir... Et le nôtre qui, jusqu'à présent, reste encore contracté, sent déjà résonner en lui un écho un peu plus agrandi, un écho humain.

Nous voici à présent aux studios de télévision, sorte de palais dont M. le D^r Engler nous fait les honneurs. Aussitôt, il nous apparaît comme un directeur Miracle, nous promenant à la fois de la salle d'enregistrement à la salle de projection et nous faisant assister dans une simultanéité qui décale d'un seul coup nos notions du temps au jeu artistique d'un verrier qui ahane sur les brûlures du chalumeau oxyhydrique et à son dédoublement sur un écran qui nous rend, un à un, tous ses efforts.

Charmée par le feu, Suzy Delair ouvre des yeux d'enfant éblouie qui aurait découvert l'autre du sorcier endormi entre les pages d'un album d'enfance :

— Tout cela est-il bien réel ? se demande-t-elle. Comme pour répondre à son interrogation, voici qu'elle a dans les

III Voyage des vedettes françaises en Allemagne

par Pierre HEUZÉ

mains un objet de verre filé. Le cristal à peine refroidi possède encore des tonalités d'arc-en-ciel. Mais il faut s'arracher à cette féerie qui anticipe sur l'avenir... Le Président de la Reichsfilmkammer nous attend ce soir dans sa maison de Berlin-Dahlem.

Ne pensez pas à un professeur so-lennel comme on en voit dans un roman de Pierre Benoit. D'ailleurs, vous n'aurez plus à imaginer quand je vous aurai dit son nom. Il s'agit, en effet, du professeur Carl Froelich.

Aux nouveaux venus du cinéma, ce nom n'évoquera peut-être qu'un souvenir qui pâlit. Pour nous, le professeur Carl Froelich, tout autant que ce verrier qui soufflait tout à l'heure de fugitives bulles irisées, demeure le magicien.

Ne lui devez-vous pas le premier film parlant français ? N'est-il pas le créateur de « La nuit est à nous » ?

Dans cette luxueuse boiserie aux grandes boites fleuries, parmi ces porcelaines précieuses, ces tableaux choisis, le décor s'estompe au profit d'une intimité où chaque âme retrouve les nuances de sa patrie familière.

Il y a là le conseiller ministériel, D^r Hippler, intendant du cinéma du Reich ; le vice-

Une soirée chez CARL FROELICH

président de la Chambre du film, M. Karl Melzer ; M. Pflughaupt, que j'ai maintes fois rencontré à Paris ; les vedettes allemandes Marika Röck, Henry Porten, Mathias Wiemann, le metteur en scène George Jacoby... Il y a aussi Harry Baur qui, depuis quelques mois, est déjà l'hôte de Berlin, puisqu'il tourne en allemand le principal rôle d'un grand film musical dont le titre provisoire est le même que le film de Christian Jaque sans avoir le même thème : **La Symphonie Fantastique**.

Au hasard d'amitiés anciennes et retrouvées, ou bien tout simplement de sympathie rassemblée, des groupes se sont formés... Quel style parle-t-on ? Cinéma, langage universel... Est-ce l'allemand ? Est-ce le français ?... Chacun rassemble les mots qu'il sait dans la langue de l'autre ; et cela donne une tonalité difficile à exprimer, mais qui, au moment présent, à l'heure où nous le vivons, établit une véritable communion spirituelle.

J'essaie de dominer cette ambiance... Un à un, avec lucidité, j'examine tout à tout chacun des êtres qui sont là... Je vois Viviane Romance qui a ce qui vaut mieux pour une femme que l'intelligence, de l'instinct, et qui possède aussi, sur une jolie chalance apparente de pay-sanne rusée... et je la vois confiante, presque heureuse, très naturelle... Son voisin lui parle en français. Albert

Préjean, dont on aime le clair regard, lui s'exprime en allemand... André Legrand parle philosophie. Junie Astor avec cette calme maîtrise qu'on apprécie d'autant mieux qu'elle se rencontre plus rarement à l'état pur chez une femme — cet être à perpétuelles dissonances nerveuses — Junie Astor laisse venir à elle les conversations.

Elle y répond d'un mot juste, mais on sent à l'éclat plus aigu de ses yeux que son cœur, comme le nôtre, participe à cette réunion en marge de toute politique...

Avec le professeur Carl Froelich, qui a la souriante optique d'un homme qui a beaucoup vécu, nous parlons de souvenirs communs... C'était le temps des paix plantureuses où l'on pouvait encore, de part et d'autre, souhaiter la durable en-

tente entre peuples par le trait d'union de l'art... Alors, sur les écrans de Paris, Jean Murat et Marie Bell égrenaient leur duo d'amour... C'étaient les premières paroles qui jaillissaient comme une source neuve des salles d'ombre, muettes jusqu'alors... En ce temps, en aigrettes, en mille frissons, en pointillés d'or, les nuits de nos capitales sans danger étaient toutes pailletées de constellations électriques...

Oui, vraiment, dans notre conversation nous enjambons d'un seul élan presque vingt années. Et nous nous retrouvons tout à coup, l'un en face de l'autre, si jeunes, si enthousiastes encore, si ardents pour le cinéma que l'écran nous rassemble comme un drapeau ou plutôt comme une voile où chantent en don magnifique, toutes les promesses de l'avenir. (A suivre.)

...Albert Préjean et Danielle Darrieux s'amuse.



Elle a déjeuné
avec **TINO ROSSI**
mais... son mari était là!



Tout seuls, devant une table installée... (chanson connue).

La nuit dernière, un homme a été ferré en surprises. C'est ainsi que la personne qui a gagné aux enchères une robe de haute couture a gagné aussi un déjeuner en compagnie de Tino Rossi.

A 12 h. 30, nous sommes cinq à l'attendre. A l'heure convenue, hélas, il n'est pas là!

12 h. 40. M. Trives, son impresario M. London, organisateur de cette petite réunion et Mme Silombra sont arrivés. Lui, toujours pas.

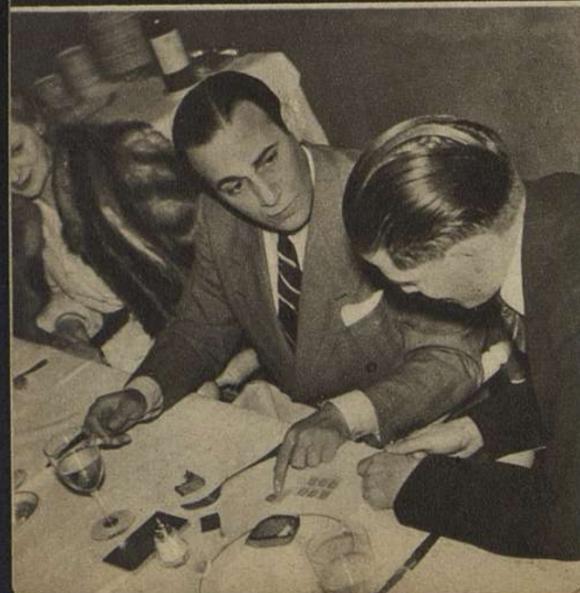
12 h. 50. Un coup de téléphone nous apprend qu'il n'a pas oublié le rendez-vous.

13 heures. Le voici enfin! Tino Rossi tient sa promesse. Elle, toute charmante, dans un ensemble aussi délicieux que celui qu'elle a gagné; lui, aimant rire et gai convive. Il ne reproche qu'une chose à Tino Rossi: « Avoir connu Mme Silombra au cours d'une représentation de Naples au baiser de feu. »

Avant de le quitter, l'heureuse élue de cette journée tint à poser deux questions indiscrètes à Tino Rossi. Nous en ferons notre profit en affirmant — ce dont nous ne doutons pas — que l'idole des midinettes ne possède pas d'œil de verre (ni de lambe de bois), car il n'aurait pas été mobilisé. D'autre part, il n'a jamais été payé pour les galas de prisonniers auquel il a prêté son concours.

16 h. 20. Une très courte annonce sur un plateau parisien. Peu d'instants après, il apparaît. Tino Rossi chante sur la scène de l'A. B. C. Et dans une loge tout près de la scène, deux personnes sont là qui l'écoutent, heureuses de pouvoir dire: « Nous avons déjeuné à sa table! »

Que ce « timbre » est petit, tout petit, petit; pourtant il vaut plusieurs milliers de francs.



Ah, le voilà, le voilà, celui que mon cœur aime... Ah, le voilà... (etc.) chanson aussi connue.



Dans le bleu d'une cigarette. Pourtant votre voix, mon cher Tino!...



Encore un petit verre de vin... Pardon, moi, mon mari me défend le vin pendant le repas!...

(Photos N. de Morgoli.)



Deux gag-men



Arthur Harfaux à l'âge de pierre et Maurice Henry à l'âge... aspiré...



Le déménagement s'effectue à l'allure de 14 nœuds à l'heure.



Producteurs, scénaristes, metteurs en scène, évitez les contrefaçons! Si, dans le film que vous allez réaliser, vous avez besoin de gags plus ou moins hilarants, ne vous adressez pas à la Compagnie du gag qui ne pourrait vous livrer que des produits falsifiés et, de plus, soumis à restrictions. Evitez aussi les officines plus ou moins louches et éphémères qui n'emploient que de vagues gagographes ou gagologues susceptibles tout au plus de vous livrer des trouvailles gagochymes.

Adressez-vous aux Gagmen Associés, qui fabriquent leurs gags eux-mêmes, sans restriction et sans ticket, à la pièce, au poids ou à la grosse, au choix. Fondée en 1939, la firme Les Gagmen Associés a derrière elle un passé chargé d'éclats. D'éclats de rire, bien entendu, qui ont atteint des milliers de spectateurs qui ont pu voir « L'héritier des Mondésir », « Nous, les gosses », etc.

Seuls, Les Gagmen Associés ont été reconnus d'utilité comique par M. Raoul Ploquin, qui a bien voulu prodiguer ses encouragements personnels à cette entreprise dirigée par deux gagmen pur sang: Maurice Henry et Arthur Harfaux que nous vous présentons ci-dessus, ci-contre et ci-en travers en plein déménagement.

Les Gagmen Associés étant, par définition, des individus qui déménagent au propre et au figuré, nous sommes dans l'impossibilité absolue de vous donner leur adresse, mais vous pouvez téléphoner à tout hasard à leur port d'attache qui est: Por. 20.08. Producteurs! Scénaristes! Metteurs en scène!

Un gag des Gagmen Associés Est un gag toujours apprécié!

JEANDER.

Fausse manœuvre... Photos Nicolini-Le Studio.



Arletty, Jacques Dumesnil et Denise Grey viennent de jouer un bon tour à l'irascible voisin qu'interprète André Luguet.

Et voici l'architecte (André Luguet), fort mécontent à ce qu'il semble, entre son amie Meg Lemonnier et la séduisante Arletty.

BOLERO

*Un Air... une pièce...
un nouveau film...*

André Luguet dans le rôle de l'architecte Rémy et Meg Lemonnier est une charmante Miquette.

Ce n'est jamais agréable de jouer les moralistes, surtout auprès de ces personnages qui se prétendent « moraux » pour cacher leur immoralité ! Mais il est toujours permis de tirer d'un film des leçons de savoir-vivre, c'est-à-dire : de savoir se débrouiller.

« Boléro » nous en donne quelques-unes. Celle-ci pour commencer. Les hommes sont tellement habitués à jouer la comédie qu'une expression accidentelle de la vérité est toujours considérée comme de l'hypocrisie. Quand André Luguet est réellement



Arletty fait une amusante création dans le film de J. Boyer et Denise Grey, une couturière de grand style.

Photos Pathé.

Arletty porte avec élégance cette toilette nommée « Boléro ». Le boléro est en drap « beurre ». Le chapeau évoque les coiffures des toréadors.

saisi par la fièvre et qu'il s'abat sur le palier d'Anne-Marie, il avait trop crié aux loups ! Alors ! Attention à la vérité !

Mais sa maladie lui a servi et nous donne la seconde leçon.

Si vous voulez conquérir le cœur d'une femme, tombez malade et faites-vous soigner de ses mains. Toute femme est une infirmière qui s'ignore. N'est-ce pas Arletty ? Comme vous l'avez chéri, votre malade ! A croire que vous l'avez épousé finalement pour continuer à lui prodiguer vos soins.

Voici enfin la dernière.

Vous voulez décrocher votre lustre, vous voulez même vous en débarrasser sur le dos des Assurances ? Achetez un phonographe et le « Boléro » de Ravel. Jouez-le à longueur de journée, voire de nuit. Votre voisin supérieur, exaspéré saisira un tronc de jeune bouleau et frappera le plancher, en plein centre, à l'endroit même où pend votre lustre. Il frappera, dans sa pensée, jusqu'à ce que le « Boléro » finisse ; dans la vôtre, jusqu'à ce que le lustre... Enfin vous comprenez.

Décidément Michel Duran, l'auteur de la pièce, est un homme de bon conseil.

J. R.



Le Cinéma *au service*



de la Famille

Beauté du sport...
Joies du plein air...
Grandeur des horizons marins...
Images vivifiantes de la jeunesse de demain !

Si nous établissons la nomenclature des films réalisés en France depuis l'armistice, il nous serait facile de voir que nos producteurs, si bien intentionnés soient-ils, n'ont pas encore compris la nécessité d'une politique du cinéma. Il semble cependant qu'avant de construire quelque chose, un palais ou une route, un tableau ou un film, un plan d'ensemble soit nécessaire. Tout le monde chez nous semble être allé au plus pressé : « Vite, vite, travaillons... soyons les premiers à relaire du film. Tout est difficile?... Cela n'a pas d'importance. Certains auteurs sont usés jusqu'à la corde... Qu'est-ce que cela peut faire?... Nous avons justement besoin de leur manque de scrupule professionnel. »

On peut se demander, pour peu que continue cette méthode de travail, ou plus justement cette absence de méthode, comment le cinéma français se dispose à reprendre la place qu'il occupait avant la guerre, c'est-à-dire la deuxième dans le monde. Devant les protestations incessantes de la presse — rendons-lui ce juste hommage, car depuis la reprise de la production française, la presse cinématographique n'a cessé de crier gare et de signaler sans ménagement la platitude de l'ensemble de nos films — beaucoup ont pensé que la critique était par trop zélée et que l'essentiel est, avant toute chose, de travailler.

C'est un point capital, nous ne le nierons pas. Mais il ne résume point à lui seul la nécessité de l'heure. Le cinéma, cette moderne intoxication collective, devenu pour chacun nécessité hebdomadaire, pour beaucoup, hélas, seule nourriture de l'esprit, doit être avant tout un divertissement heureux, un délassement agréable. Mais pourquoi pas aussi un subtil moyen d'enseignement, une propagande habilement concertée, un exemple et un encouragement à une vie meilleure.

L'histoire dira un jour ce que l'Amérique a pris à la France dans le domaine cinématographique. Mais il serait injuste de ne pas reconnaître ce qu'elle nous a rendu. Les quatre filles du docteur March et Rêves de jeunesse ont ravi les âmes les plus moroses, délecté les esprits les plus difficiles, enchanté les critiques les plus sévères. Tous les spectateurs ont découvert la joie profonde et irremplaçable qu'apportent les filles dans une maison, la force indestructible qui soutient un foyer auquel se sont assis pour toujours la tendresse, la compréhension, le respect filial, l'amour...

Nous ne demandons pas qu'on abreuve le public de cent films « familiaux » construits sur le même modèle. Nous aimerions mieux qu'on apprenne au spectateur français à se mieux connaître lui-même, à discerner les joies que, seule, dispense la vie familiale malgré les épreuves et les déboires auxquels nul n'échappe jamais, qu'il sache mieux les vertus du milieu auquel il appartient, mais aussi celle de sa race et la grandeur de son pays.

Comment quelqu'un ignorant la question jugerait-il la France à travers le Club des Soupirants, Boléro, Pension Jonas, Ici l'on Pêche, La Femme que j'ai le plus aimée, Le Valet-Maitre? Comment expliquerait-il qu'on dise des Français qu'ils sont les gens les plus spirituels du monde? Jugerait-il de la culture française à travers M. Mirande, du génie français à travers Pierre Caron ou Léon Mathot? Il est vrai qu'on ne peut vivre toujours dans le sublime et la vie contemporaine n'a aucune commune mesure avec la vie de la Renaissance, par exemple, où le culte du beau sous toutes ses formes, le culte de la grandeur quelle

qu'elle soit, faisaient partie de la vie quotidienne comme le pain que l'on mange et l'air que l'on respire.

De toutes ses forces, le cinéma devrait tendre à redonner au Français le goût à l'existence, l'amour de la lutte, le goût d'une vie forte, basée sur un idéal indestructible. Oserons-nous dire que le cinéma est un témoignage de la vie contemporaine d'un pays, au même titre que sa production littéraire et artistique?

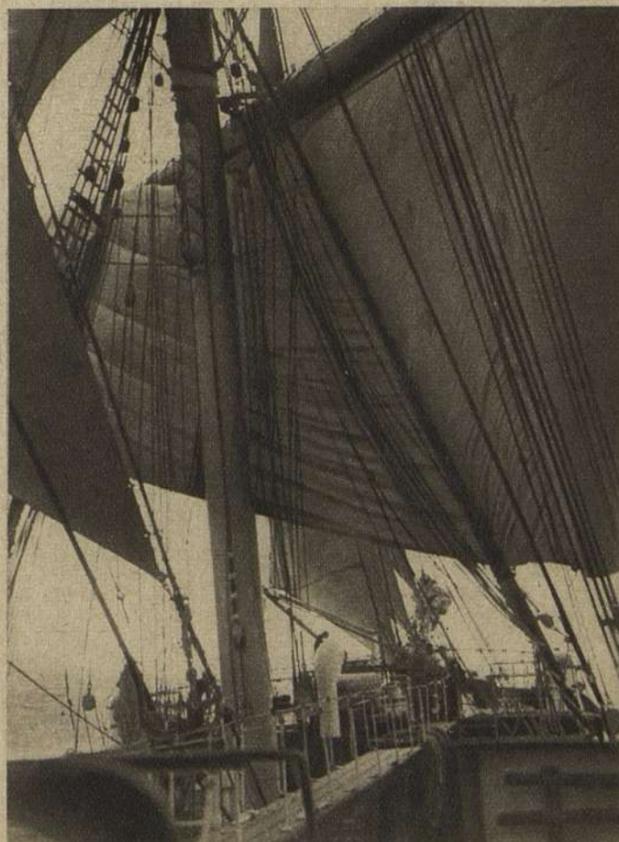
Où nos jeunes prendront-ils le goût de vivre et de lutter, où puiseront-ils les leçons d'énergie et d'enthousiasme, les exemples d'abnégation et d'héroïsme, où apprendront-ils à tuer l'égoïsme individuel et à connaître les joies plus hautes que dispense un idéal élevé? Qui leur fera connaître la France véritable, si leurs aînés n'ont à leur offrir qu'un aussi détestable exemple de vie, qui prendra en charge cette haute mission de former les générations à venir?

Il ne vient à l'esprit de personne de prendre pour quantité négligeable et de discuter les nécessités financières d'une entreprise cinématographique. Mais l'expérience a prouvé que les plus beaux films — à quelques exceptions près — rapportent, eux aussi, beaucoup d'argent. Il est beaucoup question depuis 18 mois, de « révolution nationale ». Nulle part mieux que dans le cinéma on n'est à même d'apprécier les résultats de cette « révolutionnette » de salon. Que le cinéma ne méconnaisse pas son rôle. Il doit établir sa propre politique et s'y maintenir. Il est temps encore. La France nouvelle doit pouvoir compter sur cette grande activité nationale comme elle compte sur tout, sur tous, et sur chacun.

Aurons-nous la grande joie de voir un jour prochain une production cinématographique qui nous donne une image véridique de la France et des Français? Verrons-nous le cinéma qui, malgré toutes ses erreurs, nous demeure si cher, entrer dans la ronde des bonnes volontés au service de la reconstruction nationale; le verrons-nous exalter le culte que tout homme doit à son pays, le verrons-nous apprendre aux spectateurs de France la grandeur qu'il y a à être Français?

Pour le cinéma comme pour tous le mot d'ordre doit être : « Travail, Famille, Patrie. »

Arlette JAZARIN.



Photos Voinquist et Forster.

Un grand film :

LA SYMPHONIE FANTASTIQUE

Si il est vrai que dans les films de ce genre la musique procure au cinéma un appoint qu'il pourrait éviter de solliciter, il n'est pas moins vrai que dans celui-ci le cinéma apporte à la musique une contribution indiscutable. Est-ce une impression de profane? Il me semble n'avoir jamais été ému par la musique de Berlioz comme dans ce film où elle est écoutée à travers le récit du calvaire glorieux de celui-ci qui l'écrivit. En effet, ce n'est pas seulement parce qu'elle est interprétée par un orchestre formidable de sept cents musiciens que son admirable *Symphonie Fantastique* nous gonfle le cœur avec autant de passion, mais surtout parce que, spectateur avant tout, nous savons qu'à ce moment du film, Hector Berlioz reçoit enfin la juste récompense de son génie. Ce n'est pas non plus uniquement pour la beauté de leurs accents, pour la grandeur de leur inspiration, pour tout ce qu'ils contiennent d'immense, que *La Damnation de Faust* et *Le Requiem* nous bouleversent pareillement, mais encore parce que leur exécution correspond à un moment émouvant de la vie de leur auteur, apportant ainsi une pierre magnifique à l'édifice cinématographique.

C'est dire que si la musique — dont Maurice-Paul Guillot a dirigé l'exécution — a sa part dans la réussite finale, l'art du metteur en scène y contribue le premier. *La Symphonie Fantastique* est le chef-d'œuvre de Christian Jaque. C'est aussi le meilleur film que nous ayons vu depuis la guerre. Le scénario de Jean-Pierre Feydeau et H.-A. Legrand est solidement construit et d'un intérêt dramatique constant. Il est fait de scènes s'échelonnant tout au long de la vie douloureuse du grand compositeur pour former un tout dense, homogène et complet qu'agrémentent un dialogue souvent très beau.

Christian Jaque a mis cela en images. Il a cessé en même temps d'être un jeune metteur en scène. C'est à présent un réalisateur en pleine possession de son talent. Son film a une autorité, une certitude, un aplomb, une ordonnance, un rythme, qui prouvent la sûreté de la conception et du métier.

Jean-Louis Barrault est un autre artisan de cette victoire artistique. Son physique, son visage émouvant, sa faculté d'exprimer le génie lorsqu'il souffre, lui ont permis de camper un Berlioz amant, mari et père malheureux qui, réellement, ne vit que pour l'amour et la musique. On ne peut lui reprocher certaine faiblesse que dans l'expression de



J.-L. Barrault et Bernard Blier ont campé avec un saisissant relief Hector Berlioz et son ami Charbonnel.



Lise Delamare, la belle "Ophélie" de Berlioz.

Renée Saint-Cyr, émouvante Marie, l'amie de jeunesse du musicien.

l'amour paternel. Mais n'est-ce pas un des sentiments les plus difficiles à exprimer? D'autant plus qu'ici, dans des scènes un peu artificielles, le dialogue ne l'aide pas.

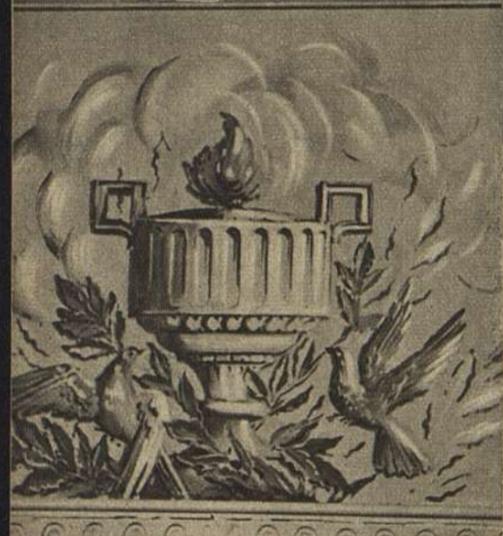
À ses côtés, Renée Saint-Cyr est toute tendresse, tout charme et tout amour. Elle est exquise, mais ne vieillit pas au même rythme que son partenaire et reste jeune en dépit des années. Lise Delamare est Harriet Smithson avec beaucoup de beauté. Il faut encore rendre hommage à Jules Berry, Gilbert Gil, Catherine Fonteney et surtout à Bernard Blier dont le talent simple et humain est celui d'un grand comédien.

Didier DAIX.



Débranchez-moi la Lune!

ou les mésaventures du régisseur...



Ce motif peint sur une toile quelconque donnera l'illusion d'une décoration en relief.



On tourne devant l'Hôtel de ville? Non, cet imposant édifice n'est qu'un agrandissement photographique plaqué contre la paroi du studio. (Photos Nicolini-Le Studio.)

Pour faire un film?... Mettez dans un cornet une vedette renommée, un auteur en vogue et un metteur en scène à la mode... Agitez et jetez les dés... Vous sortirez le brelan d'as... Et l'on oublie... le décorateur, le régisseur, jusqu'à l'habilleuse. Le metteur en scène, chacun le sait, a toujours eu l'habitude d'exiger du régisseur les objets les plus invraisemblables dans les délais les plus courts, sans tenir compte des restrictions... — Régisseur?... Trouvez-moi une voiture, s'il vous plaît. — Oui Monsieur Barrault... tout de suite!... — Régisseur?... un brownie, tout de suite! Notre ami est perplexe. Tant pis, un accessoire de théâtre en bois fera l'affaire...

Voici celui qui redresse les vieux clous.



— Régisseur? Apportez-moi un châle pour Mme Gaby Morlay... — Mais... nous n'avons pas de châle ici, monsieur! — J'm'en fiche... prenez un taxi... et trouvez! Heureusement, l'habilleuse vient au secours de notre ami: Gaby Morlay étant couchée, elle relève tout simplement le pan de la chemise de nuit, avec lequel elle ornera la tête de notre jolie vedette. A-t-on besoin d'une tapisserie?... On agrandit la photo d'un Gobelins et on la colle sur le mur à la place du tapis... Le bois et le contreplaqué font défaut. Le staff est d'une grande utilité. Ici manque une corniche. On la peint... comme au théâtre. Tous les trucs sont bons. Marcel WOLFF.

Ici on compose, en contreplaqué, des reliures somptueuses.



On tourne dans la rue...

LE VOILE BLEU

JEAN STELLI vient de donner le premier tour de manivelle de son nouveau film *Le Voile Bleu*, mais aucun sunlight ne brilla pour cette solennité! Un clair soleil d'avril remplaçait à lui seul tous les projecteurs et l'équipe des électriciens. Quant au décor, une rue de Paris proche des Champs-Élysées lui prêta pour quelques heures une authenticité parfaite dans l'espace, sinon dans le temps, car la scène que l'on allait tourner devait nous reporter en 1914, un temps où les facres sillonnaient nos artères, où les bouquets printaniers fleurissaient les chapeaux des belles dames, où les faux cols donnaient à nos pères un air de dignité que nous avons perdu... Mais au fait, tout cela est revenu, facres et fleurs, au moins!

échappée à la vigilance du papa, vienne un peu brusquement heurter son imposante personne!

« C'est une petite scène, tout au début du film, nous dit Fr. Campaux, le scénariste du *Voile Bleu*. Mais pour le public qui s'est massé derrière la caméra, c'est un beau sujet proposé à sa curiosité... »

— Ah! c'est Charpin, s'exclame une midinette. Il me semblait bien que j'avais vu cette tête-là quelque part... Le petit chien d'Odette Talazac casse sa chaîne, la voiture d'enfant n'atteint pas son but, un curieux traverse le champ... Le metteur en scène peste et la foule s'amuse aux incidents habituels des prises de vues!

— Ben vrai! remarque la concierge du coin, j'aurais jamais cru que le cinéma c'était si difficile!

P. L.



Incident de circulation... Charpin ou le papa distrait! (Photos N. de Morgoli.)

L'HOMME qui joue avec LE FEU

L'AMOUR est-il une maladie? S'il faut en croire le psychiatre Désert, cela ne fait aucun doute. Ayant été à même d'en juger par sa propre expérience les méfaits et les conséquences, cet éminent savant a entrepris de guérir ses semblables d'un fléau dont — il faut bien le dire — ils semblent tous assez heureux d'être atteints. Mais, sous les effets séduisants, le mal n'en est pas moins présent. Toute médaille a son revers et c'est précisément cela que le professeur s'ingénie aujourd'hui à faire entendre à ses malades qu'il appelle plus élégamment ses pensionnaires...

Ceux-ci sont réunis dans une charmante salle où apparemment on va jouer la comédie... Sur une scène brillamment éclairée, une jeune femme au visage romantique semble attendre son amant... Dans la salle, les spectateurs sont des jeunes gens et des jeunes filles assez charmants pour paraître les victimes toutes désignées du mal d'amour. Au premier rang, debout devant la scène, cet homme au visage grave, monocle à l'œil, c'est Aimé Clariond, direz-vous, mais non! c'est le professeur Désert, « l'homme qui guérit de l'amour »!

Le thème original imaginé par Pierre Guerlais n'est pas comme on pourrait le croire une simple fantaisie humoristique. « C'est un sujet sérieux, nous dit le metteur en scène, Jean de Limur, qui part comme un drame lourd, tourne bientôt à la comédie et traite en farce un thème qui ne manque pas de profondeur!... »

Le décor est celui d'une abbaye où M. Désert a établi sa clinique sentimentale et fait dresser une scène où l'on va présenter dans un instant sous forme de tableaux vivants d'illustres victimes! Mme Bovary empoisonnée, Carmen assassinée, témoignages probants des méfaits de l'amour!

Pierre Bost, adaptateur et dialoguiste, suit la répétition avec un visible contentement; Jean de Limur bavarde amicalement avec Jacqueline Laurent, sa blonde et charmante interprète, cependant que Georges Marchal oublie momentanément les malheurs d'Iphigénie — où il vient de créer un Pylade plein de fougue — pour les siens propres ou plutôt ceux de son personnage...

Ne demandait-on pas au cinéma français des sujets neufs? Dieu soit loué! En voilà!

Pierre LEPROHON.



Les prises de vue dans la rue ont toujours bon public.



Jacqueline Laurent et Georges Vitray dans le nouveau film de Jean de Limur.

le Grand Gala de



Un aspect de la belle salle du théâtre des Champs-Élysées au cours de notre gala du 12 avril... Assistance nombreuse. Photos N. de Morgoli.

RADIO-PARIS

AVEC LA PARTICIPATION
de
CINÉ-MONDIAL
et du **FILM COMPLET**

COMME on le sait, le concours de l'Œuf de Pâques de la Famille française, organisé par Radio-Paris (Emission de la « Revue du cinéma »), **Ciné-Mondial** et le **Film Complet** s'est terminé l'autre dimanche par un gala du théâtre des Champs-Élysées.

Cette manifestation artistique avait été organisée d'abord pour récompenser les concurrents ayant pris part au concours et ensuite pour distraire et amuser, par un spectacle varié tous ceux qu'animent les sentiments familiaux.

D'ailleurs le nombreux public, qui, dès 14 heures, se pressait aux portes du théâtre, n'était pas tout à fait le même que celui qui fréquente ordinairement les concerts publics de Radio-Paris : on remarquait beaucoup de mères et de pères de famille accompagnés de tous leurs enfants.

C'est M. Rorbach, chef de cabinet du secrétaire général de la jeunesse, qui ouvrit le gala en lisant l'allocution préparée par M. Lamirand, retenu à Vichy auprès du Maréchal.

« Les familles dit-il, seront belles parce que nos jeunes seront capables de devenir de vrais chefs de foyers et nos jeunes filles aptes à remplir ce rôle merveilleux, mais si difficile, de mères de famille. Les jeunes sont impatientes de recevoir la formation qui leur donnera le maximum d'épanouissement. Déjà, de tous côtés, de grands efforts sont faits en vue d'améliorer le sort de la famille. Le cinéma et la radio ne sont pas dédaignés dans cette tâche. Il m'est particulièrement agréable de renouveler ici mes chaleureuses félicitations à tous ceux qui ont participé à ce gala.

Sur scène, Jean Tissier répond aux questions d'Anne Maven et de Jacques Dutil.



M. Rorbach, représentant M. Lamirand, lit une courte allocution.



Raymond Legrand et ses partenaires, grandes vedettes de la radio.



CINÉ-MONDIAL
RÉDACTION et
ADMINISTRATION
55, Champs-Élysées
PARIS-1^{er}
Registre Commercial :
Seine 244.459 B

CINÉ-JOURNAL

NOTRE RUBRIQUE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

CINÉ-MONDIAL
FRANCE ET COLONIES :
Six mois 100 fr.
Un an 195 fr.
Téléphone :
BALzac 26-70

FAISONS
UN RÊVE

avec GABRIELLO DU CABARET à l'ÉCRAN

Le coin du figurant

On prépare :
Il est à noter que toutes les productions annoncées sont dûment autorisées par le C. O. I. C. Tous autres films que ceux-ci ne doivent être considérés que comme de vagues projets dont l'autorisation n'a pas été soumise au comité.

D'autre part, il se peut que des autorisations soient délivrées « in extremis », ce qui nous empêche d'en parler en temps et en heure, ces films ne nous étant pas communiqués assez tôt.

Madame et le Mort. Cette réédition de L. Daquin fera suite, au studio Photosonor à **Huit hommes dans un château**, M. Rivière, régisseur, recevra, à partir du 10 mai, 40, rue François-1^{er}.

Les affaires sont les affaires. Moulin d'or. Ce film sera réalisé par J. Dréville entre le 8 juin, c'est-à-dire entre les extérieurs et les intérieurs de Mousset, film de la S. N. E. G.

Les visiteurs du soir. Ce film de M. Carné entrera en studio dans la deuxième quinzaine de mai. Régie : Sabas et Pauly.

Femmes de bonne volonté. On attend d'un jour à l'autre la rentrée de Maurice Gleize, actuellement en train de réaliser les extérieurs de ce film en Algérie.

Pontcarra. Ce film sera réalisé fin mai, par la Société Pathé.

Secret en famille. F. Rivers. Ce film sera la première réalisation, depuis la reprise de l'activité cinématographique de ce metteur en scène. Réal. : juillet-août.

La belle frégate. Réal. : A. Valentin, sur scénario de Ch. Spack. Ce film sera tourné prochainement au studio des Buttes-Chaumont ; les extérieurs dans le centre de la France et Saint-Tropez. L'Échoier de Semaine.

À la gare du Nord, section « Consigne à l'arrivée », un matin de cette semaine.

Le bureau de l'octroi est, derrière ses glaces, le théâtre d'un sketch tragi-comique.

Tragique pour l'excellent Gabriello. Comique pour les rares spectateurs.

C'est que Gabriello fut avisé de l'arrivée, à son nom, d'un colis. Que contenait-il ? Mystère. Convocation en main, il se rendit rue de Dunkerque. Là, on procéda, en sa présence, à l'ouverture de l'objet. Et à l'ahurissement du populaire chansonnier, à la « satisfaction » goulueuse des employés de l'octroi, on s'aperçut que le colis était bel et bien composé de... deux cents paquets de gauloises bleues !

— Vous allez faire l'objet d'une poursuite... En attendant, payez cinq cents francs d'amende, à valor...
— Jamais de la vie ! Je ne suis

pour rien dans l'arrivée de ce paquet. Consignez-le si vous voulez.

— Vous n'allez pas prétendre que vous ignorez le nom de l'expéditrice.

— Mme Dupont ? Connais pas.

De réplique en réplique, de fil en aiguille, le préposé de l'octroi se lassa ; Gabriello l'emporta. Abandonnant le colis, Gabriello s'en fut, mélancolique un peu et couvant dans son cœur l'ombre d'une passagère rancune contre cette admiratrice inconnue qui lui attirait pareille aventure.

Mais on est chansonnier ou on ne l'est pas. Et avant même d'avoir franchi les grilles de la cour d'arrivée, Gabriello avait trouvé le mot de la fin :

— Le plus drôle, dans tout ça, c'est que je ne suis qu'un très petit fumeur : une cigarette par-ci, par-là... La fortune est aveugle !...

Odile CAMBIER.

CHATELET
LE PLUS GRAND SUCCÈS
DE LA SAISON
VALSES DE VIENNE
350°

ATHÉNÉE
YVONNE PRINTEMPS
PIERRE FRESNAY
et MARGUERITE DEVAL
**COMÉDIE
EN 3 ACTES**
de Henri-Georges CLOUZOT

une Poudre de Beauté

Poudre de Luxe

IBBS

L. Ferrand

Le Gérant : Robert MUZARD O Imp. CURIAL-ARCHÉREAU, 11 à 15, rue Curial, Paris. — 4-42. O N° d'autorisation 22. O Editions Le Pont. 55, Avenue des Champs-Élysées, Paris. — R. C. Seine 244.459 B

NOTRE PROCHAIN CONCOURS

Sous la direction de Jean d'Agraves et de Marcel Espiau, une agence vient de se créer, destinée à diffuser la littérature continentale en France, et à faire connaître à l'étranger les meilleurs ouvrages de nos écrivains. Cette agence s'est adjointe, en liaison avec Ciné-Mondial, un département scénariste, qui rendra de grands services aux auteurs et aux producteurs.

Quelques-uns de ces scénaristes, choisis parmi les meilleurs, seront publiés dans notre journal et feront l'objet d'un concours dont nous donnerons le règlement prochainement.

MONICO

UN PASSÉ - UN PRÉSENT
PRESTIGIEUX

66, Rue Pigalle - Trinité 57-26

CABARET

OUVERT TOUTE LA NUIT

MANTEAUX DE FOURRURE

et peaux de toutes sortes achetés aux meilleurs prix. GERMAIN, 109, rue des Pyrénées (métro Buzenval) Roquette 37-78.

L'ÉCOLE A.B.C.

La plus importante École de Dessin du monde doit son prestige à :

SA MÉTHODE : un débutant réussit des croquis d'après nature dès la première leçon.

SES PROFESSEURS : tous artistes réputés, adaptent leur enseignement à chaque élève.

SON ENSEIGNEMENT PRATIQUE : spécialisations : dessin publicitaire, mode, illustration, etc...

Écrivez en spécifiant le cours qui vous intéresse : Cours pour adultes ou Cours pour enfants. Vous recevrez gratuitement une splendide brochure de renseignements.



Dessin de notre élève. Leçons après quelques mois d'étude.

ÉCOLE A. B. C. DE DESSIN

(Section C. A.), 12, rue Lincoln — PARIS-8°

Ciné-

Bohème ou bourgeois?
RAYMOND ROULEAU

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

N° 35 - 24 Avril 1942

4^F.

Renée Saint-Cyr
participe au
triomphe de
*La Symphonie
fantastique.*

Photo Continental-Films.